

La Luise Tserroz et son volet

Autor(en): **Dénééréaz, C.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 20

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— La vache rousse est stérile ! dit mon hôte.
 — Eh ! qu'est-ce que cela fait ? lui demandai-je.
 — Cela fait tout ! répondit-il d'un air capable, et je dus me contenter pour le moment de cette explication sommaire.

Cependant, pour contenter l'humeur belliqueuse de cette dernière venue, qui labourait la terre de ses cornes et soulevait la poussière, on consentit à la faire lutter contre un jeune taureau de médiocre apparence. « Un petit taureau rabougri, » disait mon hôte. C'était un sorte d'intermède avant le dernier acte, un combat sans conséquence, mais dont le résultat fut tout autre que ne le supposait mon inexpérience : la vache rousse n'ayant pas mis quatre minutes pour chasser hors de l'arène et renvoyer au pâturage son adversaire humilié.

Il était deux heures après-midi et j'assistais depuis trois heures à cette scène alpestre, sous un soleil de juillet et perché, moi dixième, sur les pierres brûlantes d'une toiture. Je partis avec mon guide, bien qu'il fit son possible pour me retenir encore, mais je fus sourd à ses instances. J'appris en route que l'honneur seul est l'enjeu dans « les combats de la reine, » qui ne sont jamais l'occasion de paris entre les spectateurs.

Les pauvres montagnards du val d'Hérens aiment leurs vaches d'une affection désintéressée, et sont payés de tous leurs soins pour elles par l'espérance du succès qui les flatte, en sorte qu'ils ne comprennent pas même comment l'appât d'un gain aléatoire pourrait augmenter pour eux les agréments de la fête.

Heureuses gens ! innocents plaisirs !.....

J'appris le même soir par la Renommée aux cent voix que la vache noire avait tenu le champ jusqu'à la dernière passe, et affirmé à grands coups de cornes son empire sur toutes ses rivales.
 Genève, 15 décembre 1866.

DUBOIS-MELLY.

Guerre à la guerre.

Nous trouvons, dans *la Liberté*, le jugement suivant sur la guerre ; il nous paraît si juste, si chrétien, que nous aimons à le reproduire :

« Je regarde la guerre avec un sentiment d'horreur que nulle expression ne saurait rendre. J'ai longtemps manqué de la patience nécessaire pour lire des récits de batailles. Si tout le monde était de mon humeur, aucun homme ne voudrait combattre pour la gloire, car le nom d'un général qui n'a pas d'autre droit au respect ne vient point sur mes lèvres, et le manque de sympathie l'arrache bientôt de mon esprit.... L'homme, ce fils immortel de Dieu, massacré par son frère ; la terre et la mer teintes de sang humain par des mains humaines ; ces femmes, ces enfants écrasés sous les ruines des cités assiégées ; les ressources les plus nombreuses des Etats, les forces les plus puissantes de la nature converties, par la malignité de l'homme, en des instruments de torture et de destruction : tout cela donne à notre globe l'apparence de l'enfer... Encore une fois, je ne saurais me battre contre telle ou telle nation. Ce peuple n'est point pour moi une simple abstraction ; ce n'est point une masse confuse. Il apparaît à mes yeux comme autant d'individus sous des milliers de formes et de rapports intéressants. Je le vois composé de maris et de femmes, de pères et de fils qui s'aiment les uns les autres autant que j'aime les miens. Ce sont des épouses dévouées et des enfants aimables ; ce sont des chrétiens unis avec moi en notre commun Sauveur. C'est une immense multitude de laboureurs à la charrue et d'artisans dans leurs ateliers, dont j'aime les utiles travaux, dont je voudrais éclairer l'intelligence, dont je souhaite l'élévation et le bonheur. Ce sont encore des hommes de goût, de génie, d'éru-

dition, dont les écrits ont souvent charmé mes heures solitaires. Et voilà la nation que j'irais combattre ! »

CHANNING.

La Luise Tserrot et son vòlet.

Dàvi Tserrot avà prài frài la né dào bounan, ein revegneint d'Etsalleins, et fut d'obedzi dé sé mettré à lli po ne pas ein ressailli. On fe veni lo màidecin que bailla bin on n'ordonnance, mà que ne repondài dé rein. La fenna à Dàvi, la pourra Luise, lo pressavé po fèrè son testameint, kà n'avions min d'einfants et la Luise que n'avài rein zù qué son trossé avài onna vouairetta pouàire.

— Dàvi ! que le l'ài desài, ne vâo tou pas fèrè on bet dé testameint, kà ce t'allâvé mourì..... ç'arài traò tà !

— Eh ! bin, fâ veni lo notéro, su trào malâdo po écrivé, n'aré pas l'acquouet dé teni onna pllionma.....

Le fenna einvouïe on n'espret à Etsalleins po queri lo notéro et malheureusameint pas petout l'espret fut via que Tserrot eut n'a crise, que vera lé je et que l'espira.

— Eh ! à Dieu mé reindo !... te possibllio à moñdo ! desài la Luise tota désolâie dé cein que lo testameint n'iré pas fé, que vé-ïo déveni !.....

Tot d'on coup, l'arrété dé plliora et le décheint à la grandze io lo vòlet François Griot gouvernavé.

— François, m'n'ami, mon pourro François, que le lài dit, lo maitré vint dé mourì : ye volliavé fèrè son testameint et tot m'e bailli ; yé einvouï lo bovâiron po queri lo notéro à Etsalleins et ye va bintout veni, mà lé traò tà.

Et le pllioravé.....

— François ! fâ mé on serviço, te ne l'ài pédré rein.

— Et quié, noutra maïtra ?

— Ce te t'é mettâi à lli à la plliace de m'n'hommo ; on clioura lé contréveints et lo notéro que ne té cognâi pas, créra que t'es Dàvi et écrira têt cein que te l'ài dera dé mettré su lo testameint ; quand té demâdéra : porquoui fédé-vo voutron testameint, te l'ài deré : po ma fenna ! et pi tot àora bin.

— Diabllie, diabllie, dese François ein sé frotteint lo dàì derrâi l'orollhie, c'est que..... vâi mà..... tsé !... ne sé pas..... diabllie !

— François !... sté pllié ! te ne t'ein repeintré pas !

— Eh ! bin tant pis, por vo, noutra maïtra, ye lo fari.

Ye vont dein lo pâilo io étâi lo coo dé Dàvi Tserrot et lo mettont derrâi lo lli dein onna villhie mé tota cirenâie, et mettiront déssus on moué d'étoppés. François sé devîté, sé fourré à lli, sé couvré bin adrâi avoué lé linsu et lo lévet, et on momeint après, lo notéro arrevé accompagni dé dou témoens.

— Eh ! bondzo, mon pourro Dàvi, dese lo notéro, cein ne va pas ?

— Hhhn'n'n'..... na. (François fasâi dàì ranque-mélâiés dào diabllio).

— Vo volliâi fèrè voutron testameint ?

François toussa, soupira et dese oquié que ressseim-blliâvé à : Ohì.

— Po voutra fenna ?

Mein de reponse.

— Po voutra fenna?

— Oh!... et..... hhh'nnn... et tienzé millé francs à mon vòlet François Griot.... hhh'nnn!

Ma fàì la farça étai fète; la Luise n'ousa rein deré: François avai età on tot fin, et on m'a de que po sé veindzi, la véva Tserrot l'ài fasài lé je dào po l'ein-gadzi à la marià.

Ce François sé lessé preindré, gâ! vo pâodé contà que n'ïara pas grâ por li.

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

La Musicomanie.

Un affreux malheur nous menace. Il paraît qu'un M. Sudre, — qui est mort depuis longtemps et cela se comprend, — a trouvé, après quarante-cinq ans de recherches, *le moyen de traduire toutes les idées de l'homme à l'aide des sept notes de la musique*. Cela s'appelle la *langue musicale universelle*. Le journal où nous lisons cette nouvelle horrible déclare que cette découverte est peut-être « un des événements de notre époque, » et annonce que cette langue musicale universelle va être enseignée au lycée Bonaparte par M^{me} veuve Sudre.

Nous ne connaissons pas cette méthode, mais nous déclarons que nous nous passerions plutôt de déjeuner s'il nous fallait demander un bifteck aux pommes sur le piano, voire même sur l'accordéon.

Où s'arrêtera la musicomanie? — Ne lui suffit-il pas d'avoir tué la conversation dans les salons?... On ne donne plus de soirées, on donne des concerts. Vous recevez une invitation à prendre le thé chez un ami; vous y allez dans l'espoir d'y rencontrer quelques personnes au courant des événements du jour, de causer avec elles politique, littérature, beaux-arts, de placer un trait d'esprit, d'entendre ou de dire quelque nouvelle curieuse, de tâter le pouls à l'opinion publique dans un certain monde, de vous créer des relations utiles...

Va-t-en voir, Jean, s'ils viennent!

Vous aviez compté sans la musique. Elle est là, armée de ses instruments de torture, piano, violon, violoncelle, flûte, hautbois, etc., etc. Deux heures du matin sonnent, vous partez hébété, sans avoir rien entendu que des sons.

Nos pères qui causaient, parce qu'ils avaient quelque chose à dire, s'étaient empressés de renfermer la musique dans l'enceinte de l'Opéra, avec défense d'en sortir.

Nous le répétons, la musique a déjà tué la conversation. Appliquée à la *langue universelle*, si elle allait tuer les idées!...

(Paris-Magazine.)

Une cure de danse.

Il n'y a pas longtemps qu'à un bal brillant qui se donnait à Lausanne dans l'une des meilleures maisons de cette ville, un Anglais attirait tous les yeux par l'infatigable ardeur avec laquelle il dansait; valse, quadrilles, galops etc., tout lui était bon; aucune

danse ne lui échappait. La maîtresse de la maison, faisant sa ronde, s'approche de lui, vers la fin du bal, et lui dit qu'elle voit avec plaisir qu'il a l'air de s'amuser à sa petite fête.

— Oh! moi *po-int* du tout, madame, répond l'Anglais, je ne m'amuse pas.

— Comment donc, répond la dame. Eh! c'est une mauvaise plaisanterie; vous ne quittez pas la place, et nos plus intrépides danseuses sont obligées de vous céder la partie.

— Oh oui! mais, madame, je ne danse pas pour m'amuser; il est pour transpirer. Le docteur me l'a ordonné pour le rhumatism.

Et là dessus voilà mon original qui repart pour continuer sa cure.

Samedi dernier, j'étais au Locle, au café du Grand Friederich, avec mon ami G..., le plus endiable des phonographes.

Quelques malins buvaient à la table à côté.

Dites-moi, M. G..., dit l'un deux, comment doit-on dire: « Donnez-nous à boire ou apportez-nous à boire? »

— Pour vous, messieurs, répondit G., vous devez dire: « Menez-nous boire. » (Diogène).

L'abbé Morellet disait: « Je n'aime les enfants que quand ils crient. »

— Et pourquoi?

— Parce que, quand ils crient, on les emporte! répondit-il froidement.

Un ambassadeur qu'une affaire subite obligeait de s'habiller à la hâte, se faisait raser par son valet de chambre. Celui-ci, dans sa précipitation, donnait à gauche et à droite des coups de rasoir maladroits.

— Allez lentement, lui dit alors son maître, je suis pressé.

Dans un bal.

Un monsieur qui s'ennuie se trouve attiré par une sympathie instinctive vers une autre monsieur qui bâille à se décrocher la mâchoire:

— Quelle soirée assommante, lui dit-il.

— Ne m'en parlez pas.

— Si nous nous en allions...

— Je voudrais bien... mais, impossible... je suis le maître de la maison.

Dans un dîner de famille qui a eu lieu dernièrement aux Tuileries, on a servi des nids d'oiseaux provenant du Japon et préparés à la manière chinoise. Les nids sont de la grosseur d'un œuf ordinaire, œuf de poule. La matière dont ils sont formés ressemble à de la mœlle, le goût en est fade et a besoin d'être relevé par des épices très fortes. Ce mets a été, dit-on, fort goûté par d'illustres personnages. Les visiteurs de l'exposition pourront se faire servir des nids d'hirondelles au restaurant chinois, si cela leur est agréable.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.